

L'état de grâce

Catherine Caron

Number 779, July–August 2015

Fragments d'éphémère

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78143ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, C. (2015). L'état de grâce. *Relations*, (779), 22–24.

L'état de grâce

CATHERINE CARON

L'auteure est rédactrice en chef adjointe de *Relations*

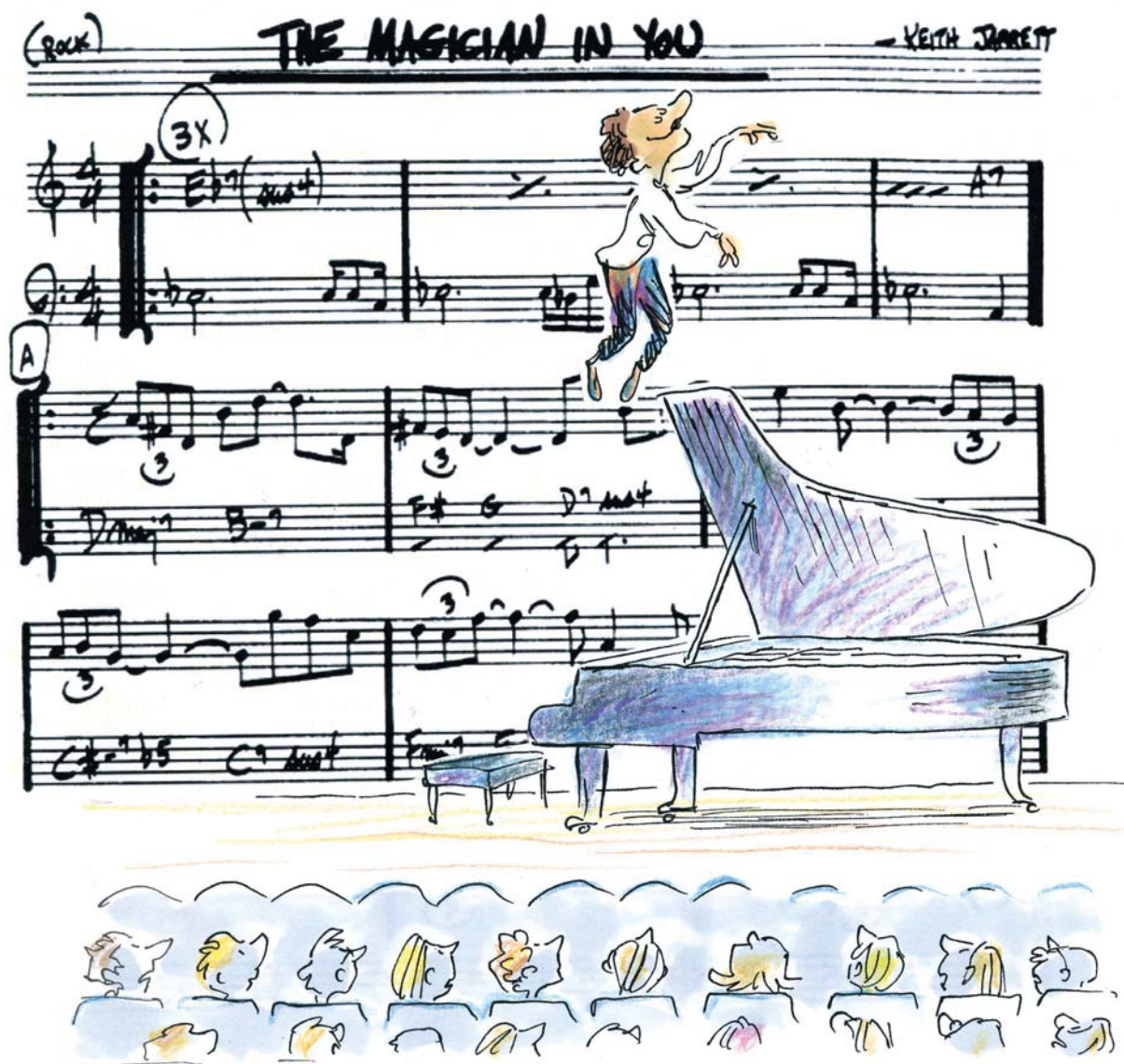
« Vous l'avez vu ? » avait demandé la danseuse après le spectacle, à nous qui assistions à presque toutes les représentations puisque nous travaillions au sein de la compagnie de danse contemporaine qui se produisait sur scène. « Oui, nous l'avons vu », avions-nous répondu, fascinés et émus, comme s'il s'agissait d'une étoile filante ou du rayon vert au coucher du soleil. De quoi parlait la danseuse ? De l'état de grâce.

Pour elle, je pense que cet état – par essence éphémère – était rare, alors que d'autres artistes de la scène – ceux auxquels je m'attarderai plus spécifiquement ici – l'expérimentent plus souvent. Elle doutait qu'il fut perceptible aux yeux de tous ceux présents. Et peut-être n'avons-nous

été que quelques-uns, ce soir-là, à voir qu'il s'était passé quelque chose qui irradiait et traversa de manière inédite son corps, son expression artistique et l'espace jusqu'à nous, les spectateurs. Un instant aussi fugace que profond, qui ravit et bouleverse tout à la fois, sans que son secret ne se laisse jamais percer, même s'il est possible de le vivre plus d'une fois.

Mille questions entourent le mystère d'un tel état de grâce artistique. Faut-il que l'artiste soit un virtuose pour y accéder ? La répétition du même, qui conduit à la maîtrise de son art, en favorise-t-elle l'éclosion ? Ou cet état sublime ne se cache-t-il pas tout autant dans l'imperfection, la prise de risque, l'imprévu ?

Prenons l'exemple du célèbre pianiste de jazz Keith Jarrett, grand improvisateur connu pour entrer dans une



Jacques Goldstyn,
2015, encre, crayon
de bois, pastel et
aquarelle sur papier

véritable transe lors de concerts où il impose silence, sens du rituel et de l'inédit. Son concert solo à Cologne, en Allemagne, en 1975, aurait-il marqué l'histoire du jazz s'il s'était déroulé dans des conditions idéales? Ce jour-là, il y eut « erreur sur le piano » pour ainsi dire, et le pianiste dut jouer sur un instrument de qualité moyenne, limitant son jeu. De surcroît, il n'avait presque pas dormi depuis 48 heures et confessa plus tard qu'il n'était pas dans un bon état d'esprit. Et pourtant... de l'expérience de la contrainte et de l'imprévu émergea l'un des moments les plus sublimes de l'histoire du jazz.

À d'autres époques, de tels grands moments étaient par définition éphémères, c'est-à-dire qu'ils n'étaient vécus et observés que par ceux qui y étaient, quelques traces ne subsistant que par des récits ou des croquis. La technologie

moderne a changé cela, créant en quelque sorte des « capteurs d'éphémère ». Ainsi, le disque tiré du concert de Keith Jarrett, titré le *Köln Concert*, avec ses 3,5 millions d'exemplaires vendus, traverse le temps après avoir fracassé des records dans le domaine du jazz et créé une brèche faisant découvrir, encore aujourd'hui, ce genre musical à des millions de personnes.

* * *

Ceux, comme Jarrett, que l'on associe au goût du risque, sont en quelque sorte des artistes de *l'extrême présence à l'instant présent*. Fuyant la répétition, en quête d'une créativité toujours à l'affût, faisant confiance à leur imagination, ils sont des créateurs d'éphémère. Ils réactualisent constamment leur quête d'une expression de leur être la plus authentique possible, et loin d'être obsédés par leur

Infinitions

JOSÉ ACQUELIN

« L'esprit veut des définitions. L'âme, des infinitions. »

SALAH STÉTIÉ

Faut-on briller pour avancer dans la nuit humaine? Non, une âme de poche suffit, avec une mine de rien.

On est une île sans aile, qui reçoit l'océan qui la lèche et le ciel qui l'éclaire. Le reste n'est que vitesse qui prend le prétexte de l'efficacité et l'aval de la prospérité pour *flouidifier* la vision.

« Je vois », entend-on souvent en signe d'une non-écoute évidente, n'attendant qu'un regard-question pour étaler son inouï.

L'esseulement est un pas de deux entre notre corps et l'écart de notre conscience. On pourrait presque dire un *pas d'eux*.

La beauté, pour tant d'imprésence, passe, impaire et sans mode d'emploi, elle qui partout et pourtant ne chôme pas. Sauf dans les chaumines où l'on ne se repose que de se dépasser.

Le fugace ne va pas si rapidement que ça quand on consent à s'arrêter.

Se sentir perdu dans la brume ne se résout que grâce à deux éléments, inépuisables de surcroît : le vent ou le Soleil. Même pas besoin de soi.

Tant qu'on est vivant, la mort persiste et signe, en tant qu'avant-gardiste des signes eux-mêmes. Elle fait figure, comme première et dernière maîtresse, de celle qui nous apprend cette élémentarité : commencer par s'oublier.

Mais vivre c'est surtout ne pas pouvoir, vouloir ou savoir s'effacer, en dépit du tableau noir général, commun – celui qui oublie le un –, sur lequel nos ongles crissent de s'acharner à laisser quelques traces de lumière.

Lumière et beauté. Que seraient nos jeux et nos drames terrestres sans elles? Même avec les quatre as que nous dissimulons dans nos manches : l'âme, l'amour, l'amitié et l'art? Même si parfois nous sommes saisis par un cinquième : l'absolu, auquel nous n'avons accès que par l'éphémère?

Éphémère, du grec *ephēmeros*, signifie « qui dure un jour ». Comme « cet insecte à quatre ailes verticales au repos, qui ressemble à une petite libellule, dont la larve aquatique vit plus d'un an et l'adulte un seul jour » (*Le Petit Robert*).

Et nous? Nous qui avons vécu 9 mois dans le milieu aquatique de notre mère et qui espérons vivre au moins 90 ans sur le ventre de la Terre qui, elle, depuis quelques milliards d'années, tourne à 150 millions de kilomètres du Soleil qui, lui, fait partie des 250 milliards d'étoiles de la Voie lactée, nous donc, de quel lait de splendeur pouvons-nous prévoir nourrir ce qui nous suivra et ceux qui nous survivront?

Pour la suite du monde disait Pierre Perrault, poète négligé et cinéaste presque effacé des écrans démultipliés. Le monde ne nous a pas attendus, ne nous attend à peine et ne nous attendra plus. Ici, non-attente équivaut à une non-attente. C'est là notre seule conscience, qui n'a de lucidité que sa propre évanescence – cette unique liberté, immédiate, sans médiation ni médias, pour ne pas sporadiquement exister dans l'obéissance mais pour seulement être. Et je ne saurais vous dire quoi. ●

L'auteur est poète

ego, c'est plutôt un oubli de soi et une qualité d'abandon qu'ils atteignent et qui permettent à la grâce de les traverser.

Au Québec, la danseuse Louise Lecavalier figure en belle place dans cette catégorie d'artistes. Alors qu'elle marquait pourtant de sa présence le spectacle 2 d'Édouard Lock et sa compagnie La La La Human Steps, j'ai bien failli rater un moment d'une fulgurante beauté. C'est que tout n'était pas

que ravissement pour moi dans cette œuvre chorégraphique. Pour tout dire, agacée par différents artifices, je m'ennuyais un peu, assise loin au balcon, ce qui n'aide certes pas toujours à se sentir interpellé par ce qui se passe sur scène. J'étais probablement aussi en train de perdre de vue que l'œuvre d'art a droit à ses hésitations, ses errances, ses ratés, ses temps morts – ses

stratégies aussi, pour mieux nous surprendre au détour... C'est bien ce qui arriva, et le duo de danse qui secoua mon sentiment d'ennui n'en fut que plus inoubliable. Louise Lecavalier (avec Donald Weikert) y était l'expression même d'une fureur exquise, d'une extase fugitive. Au-delà du concret des mouvements saccadés et de la vitesse typi-

ques du langage du chorégraphe, cette danse – ancrée à l'essence de la vie et non à son illustration – parlait de notre finitude, de l'éphémérité de notre existence et de notre passage ici-bas, de la turbulence du monde, des tremblements et soubresauts du cœur, de l'âme et du corps.

En réalité, je ne sais pas si pour Louise Lecavalier, un état de grâce s'est vraiment produit ce soir-là, ni s'il est fréquent pour elle, d'autant plus qu'elle a longtemps dansé en étant blessée, donc en éprouvant une réelle souffrance. Voilà un autre mystère: la grâce particulière que peut ressentir un spectateur devant une œuvre, sans même nécessairement que les artistes, au même moment, n'aient vécu eux-mêmes une prestation hors du commun.

D'ailleurs, l'état de grâce peut-il surgir dans la solitude ou faut-il un partage, une situation de communion de l'artiste avec un public, le regard de l'autre pour qu'il se manifeste? Évanescent, il se transforme en un souvenir qui, lui, peut devenir impérissable. Comment en préserver la trace? Et comment le vivre à nouveau? Qui a le plus de chances d'y réussir: l'artiste qui répète maintes fois la même prestation, devant trouver chaque fois comment recréer l'illusion que le don qu'il fait aux spectateurs est unique, ou celui qui privilégie des expériences artistiques sans répétition et sans lendemain? Cela sans oublier que loin des projecteurs, en toute simplicité, l'état de grâce se cache aussi dans un chant ou un poème offert au coin du feu – qui s'éteindra. ●

Ceux, comme Keith Jarrett, que l'on associe au goût du risque, sont en quelque sorte des artistes de l'extrême présence à l'instant présent. Ils sont des créateurs d'éphémère.

POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

LIVRES

- ACQUELIN, José, *L'anarchie de la lumière*, Montréal, Les éditions du passage, 2014.
- ARENDT, Hannah, *La tradition cachée*, Paris, Christian Bourgois, 1993.
- BOURRETZ, Pierre, *Témoins du futur. Philosophie et messianisme*, Paris, Gallimard, 2003.
- BUCI-GLUCKSMANN, Christine, *Esthétique de l'éphémère*, Paris, Galilée, 2003.
- DORION, Hélène, *Mondes fragiles, choses frêles*, Montréal, L'Hexagone, 2006.
- LAMOUREUX, Diane, *Pensées rebelles. Autour de Rosa Luxemburg, Hannah Arendt et Françoise Collin*, Montréal, Remue-ménage, 2010.

LIPOVETSKY, Gilles, *L'empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 1987.

MONETTE, Hélène, *Là où était ici*, Montréal, Boréal, 2011.

OGILVIE, Bertrand, *L'homme jetable. Essai sur l'extrémisme et la violence extrême*, Paris, Amsterdam, 2012.

ARTICLES ET REVUES

- Inter, art actuel*, dossier « Performatifs », n° 115, automne 2013.
- Relations*, articles: J.-C. Ravet, « Des chemins d'humanité », n° 775, décembre 2014; Y. Rivard, « Le proche et le lointain », n° 775, décembre 2014; S. Cantin, « Le danger d'oubli », n° 758, août 2012; « L'éloge du roman ou l'écume de l'existence », M. Chabot, n° 757, juin 2012; R. Lemieux, « L'ineluctable finitude », n° 704, novembre 2005; M. Chabot, « L'inclémence du temps », n° 697, décembre 2004.

Dossiers: « La beauté du monde », n° 738, février 2011; « Fragilités », n° 726, août 2008; « L'idéologie du changement », n° 683, mars 2003.

FILMS ET MULTIMÉDIA

- La grande beauté* de Paolo Sorrentino, 2013
- Les ailes du désir* de Wim Wenders, 1987
- Louise Lecavalier: Parole du corps* de Philippe Baylaucq, ONF, 2014

SITES WEB

- <aduq.ca/village-ephemere>: Village éphémère, projet de l'Association du design urbain du Québec
- <obsolescence-programmee.fr>: Site sur l'obsolescence programmée
- <robertsmithson.com>: Site de l'artiste d'art éphémère Robert Smithson
- <storyofstuff.org>: Série de vidéos sur la surconsommation et le gaspillage (en anglais)